

Bijlage VWO
2019

tijdvak 1

Frans

Tekstboekje

L'université et le défi de l'emploi

(1) Il fut un temps, pas si lointain, où le monde universitaire se refusait à « produire de la chair à patron ». Les enseignants-chercheurs étaient là exclusivement, pensaient nombre d'entre eux, pour diffuser le savoir et le faire progresser. Mais, avec la montée du chômage, qui frappe une partie importante de la jeunesse, et l'accueil d'un nombre d'étudiants de plus en plus grand, la situation a changé. En effet, désormais, toutes les universités font de leur mieux pour aider leurs étudiants à s'insérer dans le monde du travail.

(2) Si la plupart des enseignants-chercheurs s'accordent sur la nécessité de préparer les étudiants à leur future vie active, les avis divergent quant aux moyens à mettre en œuvre. Certains voudraient adapter étroitement les formations aux besoins immédiats de certains secteurs professionnels. Or, cette stratégie de spécialisation poussée, efficace à court terme, risque de

conduire à une impasse. C'est que les besoins du marché du travail évoluent rapidement et sont difficiles à anticiper. Il faudrait plutôt aider les étudiants à développer des capacités d'adaptation et à maîtriser différentes disciplines.

(3) La plupart des facs proposent aujourd'hui une initiation à la recherche d'emploi. Ça passe par des ateliers d'écriture de CV, de l'accompagnement dans la recherche de stages, des forums de l'emploi et des rencontres avec des professionnels du recrutement. Bref, la réflexion sur les débouchés professionnels fait désormais partie intégrante des formations. Et les efforts semblent payer. L'université comble peu à peu son retard par rapport aux autres filières. Une enquête montre que la situation s'est améliorée. Aujourd'hui, le pourcentage des diplômés de master qui sont au chômage trois ans après la fin de leurs études a diminué.

*d'après Les Dossiers de
l'Actualité, novembre 2015*

Internet, un pollueur pas virtuel du tout



(1) Les autoroutes de l'Internet sont-elles pavées de bonnes intentions ? Le calcul des bits ne concerne pas tous, certes, mais, en matière de pollution atmosphérique, le secteur de l'Internet mérite un carton rouge. Les accusés ? La « bande des quatre », les principaux artisans du big data. Ce sont Google (YouTube compris), Apple, Facebook et Amazon. Quatre géants qui dominent le marché. En nous offrant 90% des services de l'Internet, leur consommation numérique (qui est aussi la nôtre) fait exploser notre fragile planète sur le plan énergétique.

(2) Ces technologies produiraient 830 millions de tonnes de CO₂ chaque année. C'est plus que les 733 millions de tonnes que l'on a attribuées à la France l'an dernier. Cela correspond à deux fois l'empreinte carbone des actions et destructions militaires américaines en Irak de 2003 à 2008. C'est l'équivalent de ce qu'émettent annuellement en dioxyde de carbone

les 16 000 avions commerciaux à réacteurs en activité dans le monde.

(3) Même le gouvernement américain reconnaît qu'il ne réussit pas à déterminer la consommation énergétique exacte de ses infrastructures numériques. D'ailleurs, les chiffres ne correspondent pas à la réalité. Ils ne concernent que la phase d'usage et non la phase de fabrication. Dévalorisation programmée comprise, puisqu'ils zappent les déchets, ainsi que les quelque 200 câbles sous-marins, dont la durée de vie est de vingt-cinq ans. Ce câblage va-t-il se poursuivre ? Oui : il est prévu de le coupler à un réseau de capteurs capables d'assurer la surveillance de... l'environnement.

(4) Avec ou sans « technologie verte », les usines de traitement de données se multiplient rapidement un peu partout. Avec des machines que non seulement il faut faire tourner à plein régime de jour comme de nuit, mais qu'il faut en outre songer à refroidir, et ce, sans jamais débrancher les systèmes de surveillance et de sécurité. Voilà pourquoi le pays virtuel qu'est Internet se place au 6ème rang des pays les plus énergivores du monde. Vu le rythme de croissance de tous ces accros à la Toile, la moitié de l'électricité mondiale servira à l'informatique d'ici à 2030. Espérons qu'il en restera un peu pour s'éclairer !

*d'après Charlie Hebdo,
le 2 décembre 2015*

Le nouveau visage de la rue



(1) « Je ne pensais pas que je pouvais tout perdre en un claquement de doigts. » Catherine, c'était madame Tout-le-Monde. Une maison près de
5 Paris, un mari, trois enfants, une voiture et, surtout, un travail. Il y a quelques années, son monde s'effondre. Elle perd son emploi et divorce de son mari alcoolique. D'un
10 jour à l'autre, cette femme de 45 ans se retrouve à la rue et s'est sentie obligée de se présenter à un accueil d'urgence. Un phénomène qui s'accroît et qui met les associa-
15 tions qui viennent en aide aux sans-abri face à de nouveaux défis.

(2) « Un nouveau profil de sans-abri est apparu », constate Séverine Dusserre, travailleuse sociale de
20 l'association *Les Petits Frères des pauvres*. « Elles sont issues des classes moyennes, anciennes médecins ou enseignantes. Contrairement au public que nous
25 recevons habituellement, ces femmes ne sont ni droguées ni alcooliques. Elles ont pour la plupart des troubles psychiatriques. Le passage dans la rue les a rendues
30 dépressives et fragiles. Ces derniers

temps, parmi les femmes 'normales', le nombre des sans-abri ne cesse d'augmenter. C'est une tendance qui semblait improbable il y a vingt
35 ans », observe Séverine qui est chaque jour surprise de la précarisation grandissante de ces femmes 'normales'.

(3) Point commun de ces femmes sans-abri : elles s'efforcent active-
40 ment de sortir de leur situation précaire. Leur confort de vie d'autrefois leur manque et elles ne se résignent pas à faire une croix
45 dessus. Béatrice en fait preuve. Elle a vécu toute sa vie en Espagne avec son mari. Un jour, le divorce et la crise croisent son chemin. Avec seulement 1000 euros en poche, elle
50 fuit vers Paris. Elle envoie un e-mail aux *Petits Frères des pauvres*. « Bonjour, Madame, j'arrive en avion dimanche, avez-vous une chambre pour moi ? » « J'étais impressionnée,
55 elle a tout fait pour éviter la rue », raconte Séverine Dusserre.

(4) Or, pour beaucoup de ces femmes c'est vraiment une honte de devoir faire appel à l'hébergement
60 social. Selon Séverine, c'est une

question d'image. « Se présenter à un accueil d'urgence, c'est vraiment le bout du bout, c'est aussi dégradant que d'aller dans des douches municipales », dit-elle. « Ces femmes ont toujours vécu dans un appartement ou une maison et se retrouvent soudainement dans un neuf mètres carrés sans perspectives. Après quelques jours, c'est la dépression, elles font leurs bagages et retournent chez leurs connaissances. »

(5) L'apparition de ces nouvelles sans-abri oblige les associations à

75 adapter leurs services. Elles ne manquent pas d'idées pour offrir des solutions aux femmes. La structure idéale proposerait le choix entre un espace leur étant réservé et la vie en communauté. L'ambition de Séverine est de disposer d'un immense appartement avec des chambres individuelles, une forme de vie sociale qui se rapproche de la communauté. « Je suis pour un accueil plus humanisé et je voudrais bien redonner un toit stable à ces femmes. »

*d'après Le Point,
le premier juin 2015*

Comment devient-on footballeur professionnel ?



(1) La France est progressivement devenue l'un des principaux viviers de talents, c'est-à-dire de footballeurs professionnels expatriés dans les meilleures divisions européennes. Les performances de ces sportifs peuvent donner l'apparence d'un talent inné, d'un « don » ou de qualités naturelles hors normes. Pourtant, l'accès au plus haut niveau repose sur un investissement aussi intensif que sélectif. Devenir footballeur professionnel exige un engagement « corps et âme ». 13 l'aisance d'un Zidane sur le terrain dissimule des années d'entraînement intensif et de sélection. Au-delà de la vocation ou du talent inné, devenir footballeur professionnel, ça s'apprend !

(2) Dans les centres de formation des clubs professionnels, la prise en charge des jeunes aspirants est précoce, extensive et particulièrement intensive. Pour beaucoup d'élèves, l'entrée en formation correspond à un départ à un jeune âge du domicile familial, à peu près à l'âge de 13 ans, et à l'intégration dans un internat. Elle est extensive puisque les

centres ont non seulement la responsabilité de l'apprentissage sportif mais aussi celle de la formation scolaire et du suivi médical. Enfin, cette formation est intensive car les pensionnaires suivent un programme hebdomadaire dense, qui additionne un match de compétition et quatre à sept séances d'entraînement. Leur vie ressemble souvent à une course où domine l'impression de « ne pas avoir le temps ».

(3) Le football professionnel est en France l'un des sports qui est le plus souvent perçu comme un champ des possibles propice aux « miracles » sociaux et qui fournit des cas exemplaires de réussite sociale. Et il réunit, en effet, une « élite » sportive majoritairement d'origine populaire. Les enquêtes successives sur les apprentis footballeurs situent entre 50 et 60% la proportion des fils d'ouvriers et d'employés. De même, selon les données sur les footballeurs professionnels, ceux issus des catégories populaires représentent environ la moitié des effectifs.

(4) Cependant, contrairement à un

stéréotype souvent transmis, ce type de formation n'accueille pas, en majorité, les jeunes les plus défavorisés. Ceux ayant connu les situations les plus pénibles (par exemple instabilité des conditions familiales) semblent moins facilement franchir la série d'épreuves que constitue un tel progrès sportif.

Contrairement à un autre préjugé qui colle à la peau des footballeurs, ces écoles du métier ne réunissent pas non plus en majorité les jeunes les plus en rupture avec l'école. Des recherches au sein de centres de formation montrent qu'environ la moitié des « pros » seraient bacheliers ou diplômés du supérieur.

*d'après Sciences Humaines,
juillet 2015*

Grande musique et petits profits



(1) L'Opéra Garnier à Paris est un prestigieux établissement inauguré en 1875. Dans ce genre de salle, on trouve généralement des loges. En théorie, le bon sens exigerait de ne pas les détruire. C'est pourtant ce qui s'est passé : la direction de l'Opéra a supprimé douze cloisons dans six loges des premier et deuxième balcons. Cela au seul motif de gagner une trentaine de fauteuils, afin d'augmenter les recettes de 0,1% ! Ravager un patrimoine historique de manière aussi insolente, voilà ce qui révèle beaucoup de choses sur notre époque.

(2) Les lieux musicaux ont toujours eu une dimension sociale et politique, à travers le type de musique qu'on joue et les gens qu'on y accueille. Prenons les théâtres grecs antiques. A leur manière, ils étaient plutôt démocratiques, puisqu'ils accueillait une grande foule, et, hormis quelques places réservées aux élites, il n'y avait pas de grandes différences acoustiques entre les

places. Il y eut ensuite les églises du Moyen Âge. On y chantait du chant grégorien, lentes mélodies à l'unisson. Des mélodies rapides et variées auraient donné de la bouillie sonore. La résonance apportait aussi une dimension divine à la voix du curé. Bref, l'acoustique du lieu collait bien à sa fonction.

(3) Ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'on a commencé à construire de grandes salles spécifiquement dédiées à la musique. C'est dans ce contexte que se sont développées les salles dites « à l'italienne », dont l'Opéra Garnier est un parfait exemple. Les spectateurs fortunés disposaient d'une loge, bel outil pour dominer l'assistance et se montrer. La salle était également ornée de fioritures et de chichis architecturaux qui avaient une bonne influence sur l'acoustique - le beau pour les yeux l'était donc aussi pour le son.

(4) L'ancien président François Mitterrand fut l'un des premiers à définir le concept d'« Opéra démo-

cratique » pour la salle de la Bastille : ne pas se contenter d'offrir une poignée de très bonnes places, mais assurer une bonne écoute au maximum de gens, et que même les places bon marché ne soient pas trop mauvaises. Ce concept a été conservé pour la nouvelle salle de la Philharmonie de Paris, notamment dans le choix du lieu, à savoir le parc de la Villette, plutôt qu'un quartier chic de l'Ouest parisien.

(5) Pour en revenir aux loges de l'Opéra Garnier, ces préoccupations démocratiques n'avaient évidemment pas cours à l'époque. Si les loges

avaient été détruites par des révolutionnaires désireux de mettre à bas les symboles de l'aristocratie, ça aurait été certes discutable, mais on aurait à la limite pu comprendre. La différence avec le vandalisme actuel, c'est qu'il ne s'agit pas ici de lutter contre l'argent, mais au contraire d'en gagner davantage. Il ne s'agit pas non plus, comme le prétend l'actuel directeur de l'Opéra, d'une quelconque « rivalité entre des progressistes et des conservateurs ». Non, il s'agit juste de sacrifier un patrimoine historique pour quelques euros.

*d'après Charlie Hebdo,
le 23 décembre 2015*

« Il existe mille et une intelligences »

Antoine Compagnon, chercheur au Collège de France, examine ce que nous nommons l'intelligence.



(1) **Le Point** : Aujourd'hui, Internet donne un accès inédit au savoir. Montaigne, écrivain et philosophe humaniste du 16^{ème} siècle, dont vous êtes l'un des plus fins connaisseurs, préférerait un homme « à la tête bien faite » plutôt que « bien pleine ». N'est-il pas plus que jamais d'actualité ?

10 **Antoine Compagnon** : Montaigne prétendait qu'il n'avait pas de mémoire. C'était une façon élégante de prendre ses distances avec une culture toute fondée sur la mémoire. 15 A la mémoire, Montaigne opposait le jugement, c'est-à-dire la disposition de l'esprit à juger clairement et sainement les choses, faculté que, selon lui, l'éducation humaniste 20 devait développer. En effet, sur Internet, nous avons besoin du jugement pour être en état de trier dans la masse des informations qui nous submergent et pour nous former une opinion. Mais cela ne suffit pas. Sur Internet, la clairvoyance, c'est-à-dire la vue exacte, claire et

lucide des choses, de celui qui cherche des informations est aussi indispensable pour fouiller dans les *big data*.

(2) **Faut-il, grâce aux nouvelles technologies, négliger notre mémoire et exploiter d'autres capacités, ou faut-il continuer à mémoriser un minimum de savoirs pour garder une boussole, en d'autres termes, pour pouvoir s'orienter ?**

40 Vous avez raison de parler de boussole : sans le sens de l'orientation, impossible de se repérer sur Internet. Autrefois, on apprenait aux soldats à marcher la nuit avec 45 une carte de commandant et une boussole : presque tous se perdaient, mais ils faisaient l'apprentissage de la technique. Aujourd'hui, avec le GPS dans nos voitures et 50 Google Maps dans nos téléphones, cette faculté est inutile. L'idée de l'orientation est en train de changer de sens : nous avons désormais besoin d'une boussole intérieure 55 semblable à celle des oiseaux migrateurs pour indiquer intelligemment la route qu'il nous faut suivre dans le monde numérique. Cette nouvelle perspicacité sera l'intelli- 60 gence de demain, celle qui permettra de dominer les nouvelles technologies au lieu d'en dépendre.

(3) **Depuis toujours, l'homme cherche à mesurer son intelligence et à se comparer aux autres. Comment expliquer cette folie ?**

Les Français aiment tout particulière-
ment les notes, les mentions au bac,
les prix du concours général, les
70 candidats reçus premiers aux con-
cours des grandes écoles. On
comptabilise les diplômes universi-
taires comme si c'étaient des brevets
d'intelligence. Cet esprit de
75 compétition existait déjà chez les
Grecs. La *libido sciendi*, comme
disait Saint Augustin, n'est pas
séparable de la *libido dominandi* :
savoir et pouvoir vont ensemble. Une
80 idéologie contemporaine voudrait
toutefois supprimer les notes, les
classements, et on s'attaque aux
bourses, au mérite. Actuellement, on
commence à se méfier de
85 l'intelligence.

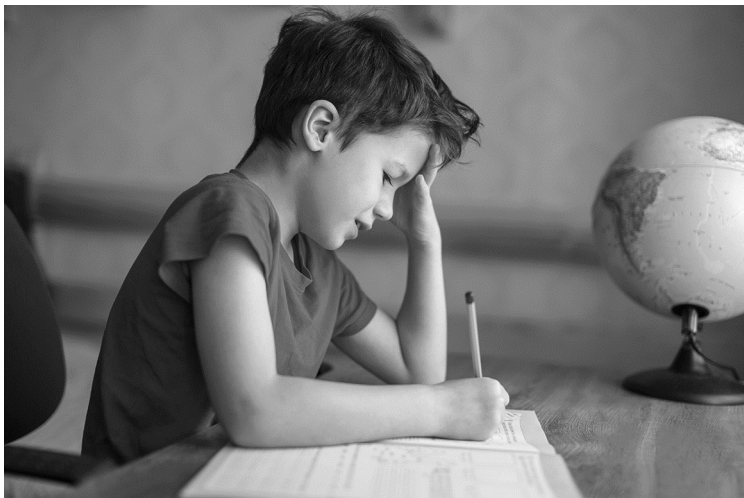
**(4) Pendant son évolution, le cer-
veau de l'homme a été façonné par
les outils qu'il a créés. L'ordina-**

**teur connecté modifie-t-il notre
90 intelligence ?**

Bien sûr. Sur les marchés, j'observe
avec respect les commerçants qui
calculent encore les prix mentale-
ment, mais cela se perd. Aujourd'hui,
95 même l'ordre alphabétique ne sert
plus à rien pour taper un mot dans un
dictionnaire en ligne. Les *digital
natives* ne sauront plus ni alphabet ni
calcul mental. Ils pourront consacrer
100 leurs neurones à d'autres tâches. A
quoi ? Cela reste à voir. Quand on
les observe taper des SMS comme
des mitraillettes, on se dit qu'ils ont
acquis des compétences que nous
105 n'avons pas. Et ce n'est qu'un début.
Les réseaux ont beaucoup accru
notre efficacité de chercheurs et
entraîné des gains de productivité
dans un domaine où ils sont difficiles
110 à conquérir.

*d'après Le Point,
le 30 octobre 2014*

Apprentissage précoce : jusqu'où aller ?



(1) Le phénomène remonte au début des années 1990. Des études scientifiques révèlent alors qu'en dessous de 6 ans, les bambins apprennent énormément de choses et très vite. L'enfant en très bas âge serait même capable d'entendre, de mémoriser et de reproduire des sons qu'un adulte ne sait plus distinguer. En plus, confrontés à la crise économique, les jeunes parents sont inquiets pour l'avenir de leurs enfants : seront-ils assez armés pour travailler dans un monde concurrentiel ? Ajoutons encore le culte de la perfection, que les adultes reportent sur leurs enfants, et tous les arguments en faveur de l'apprentissage précoce sont réunis.

(2) Cours de mandarin et séances de yoga pour bébés, livres bilingues et ateliers d'éveil à domicile, DVD éducatifs et chaînes de télé pour les tout-petits... Depuis quelques années, l'apprentissage intervient de plus en plus tôt. Pour stimuler leur enfant, les parents n'attendent plus l'école maternelle. Désormais,

l'enseignement d'une langue étrangère ou l'éveil musical se font dès le berceau. Plus tard, on l'inscrit dans des ateliers de poterie, des cours de danse ou des clubs de sport, le mercredi après-midi et le samedi. Et c'est ainsi que les enfants finissent par avoir un emploi du temps de ministre ! Est-ce vraiment une bonne chose ?

(3) Pour répondre à l'attente des parents, beaucoup d'ateliers se créent et les activités extrascolaires se multiplient. Les tout-petits doivent être sportifs et créatifs. Ils doivent parler plusieurs langues, si possible avant d'intégrer le système scolaire. « Aujourd'hui, même le sport fait l'objet d'une pression parentale. Il y a une obligation de résultats là où il ne devrait y avoir que du jeu », regrette Carl Honoré. Ce journaliste dénonce les « hyperparents » qui, voulant contrôler la vie de leur enfant, le privent de son temps libre. Et donc de sa liberté.

(4) La pression sur les enfants s'exerce aussi en dehors du cadre

familial. Ainsi, la Commission européenne considère que « débiter l'apprentissage d'une langue étrangère à un très jeune âge peut permettre aux enfants d'apprendre plus facilement d'autres langues et de mieux maîtriser leur langue maternelle ». Il existe toutefois un problème : le stress de l'enfant. Bombardée d'informations, la jeune génération vit sous tension. « On voit des enfants en état d'épuisement dès l'âge de 5 ans. », s'inquiète Carl Honoré. « Anorexie, stress, déprime... Ils vivent sous pression car leurs parents leur demandent d'être les meilleurs tout le temps. » D'autres spécialistes remettent en cause l'apprentissage précoce : mal dosé, il dégoûterait l'enfant d'apprendre. Même la vogue des jeux d'éveil et des DVD du style *Baby Einstein* inquiète les pédiatres. Trop d'images et trop de sons.

(5) Au-delà du mensonge publicitaire (faire des bébés des génies), les risques d'une « surstimulation » sont bien réels. Ils peuvent provoquer un manque de sommeil et conduire à un état de fatigue... qui freine l'acquisition de connaissances. Un comble ! 30 les chercheurs déconseillent de faire jouer les tout-petits dans une pièce où un téléviseur est allumé. (6) Finalement, deux conceptions s'affrontent : interventionnisme contre « laissez-faire ». D'un côté, des parents qui veulent donner à leur enfant toutes les chances de réussir, au risque de les épuiser. De l'autre, des parents qui privilégient l'épanouissement naturel de leur enfant, au risque de ne pas exploiter tout leur potentiel. A chacun de se faire son idée, sans oublier le plus important : l'intérêt de l'enfant.

d'après Écoute, août 2013

« Il faut réapprendre à manger »



« Après des décennies de malbouffe et de dérives industrielles, la succession des scandales alimentaires marque peut-être le début d'un sursaut », selon Périco Légasse, journaliste et critique gastronomique. Le *Nouvel Observateur* l'a interviewé.

(1) *Le Nouvel Observateur* :

Comment définir le goût français ?

Périco Légasse : Notre gastronomie, c'est d'abord une valeur géographique. Notre pays, grâce à ses paysages et ses climats très variés, a pu générer une immense diversité de produits et de cultures alimentaires. La France, c'est de l'océanique, du montagnard, du nordique, de l'oriental. C'est la rencontre, le choc sensoriel de plusieurs civilisations, dont la synthèse a produit le meilleur de ce que l'air et le sol peuvent donner. Ajoutez encore les apports extérieurs qui ont été assimilés siècle après siècle. Voilà ce qu'est le goût français.

(2) **Ce tableau idyllique vole en éclats au XX^{ème} siècle. A quel moment précisément apparaît ce**

qu'on appelle désormais la « malbouffe » ?

L'agriculture paysanne a prédominé jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. C'est en 1945 que commence l'industrialisation de l'alimentation. A l'origine, la motivation était noble. Dans le nouveau climat politico-social de l'après-guerre, insistant sur la solidarité, la lutte contre la pauvreté, on a décidé que tout le monde devait pouvoir manger suffisamment. Pour produire moins cher, on s'est mis à surexploiter la terre, à l'aide d'engrais et autres produits chimiques. Mais à partir d'une certaine limite, on appauvrit la qualité du sol. Et donc celle des produits. La diversité aussi a beaucoup souffert, à cause de la concentration industrielle : aujourd'hui, 80% du

patrimoine agricole français du début du XXème siècle a disparu. On a
45 détruit l'agriculture paysanne française, une structure sociale et culturelle millénaire. Et tout cela est arrivé parce qu'à la motivation politique initiale louable se sont
50 substitués les intérêts privés de l'ultralibéralisme économique.

(3) Quand cette situation s'est-elle présentée, selon vous ?

Dans les années 1970, quand la
55 grande distribution s'est emparée de 90% du marché de l'alimentaire. On a créé des besoins artificiels grâce à la publicité, et on s'est mis à vendre aux gens de la nourriture industrielle,
60 qui est pleine d'arômes de synthèse, emballée dans de jolis paquets colorés. Cette nourriture ne satisfait pas correctement les besoins alimentaires. Aujourd'hui, les
65 Français qui savent manger en tenant compte des qualités nutritionnelles ne sont plus qu'une minorité. Dans les milieux les moins favorisés, la malbouffe tue. En tout
70 cas, elle rend malade, donne du cholestérol, du diabète, des cancers. Résultat : la courbe de l'espérance de vie dans les pays occidentaux est en train de s'inverser. On va dans le
75 mur ! Heureusement, la réaction commence à s'organiser.

(4) Vous n'êtes donc pas si pessimiste...

Je crois qu'une vraie prise de
80 conscience est en train de se produire dans la population. Les gens en ont marre de manger toujours la même chose, et ils comprennent enfin que ce n'est pas bon pour eux.
85 Il y a un retour à des valeurs

traditionnelles. Notamment celle du repas familial. On redécouvre aussi le plaisir de faire le marché, celui du contact avec des produits naturels,
90 avec lesquels on peut faire par exemple une omelette aux champignons pour moins de deux euros par personne. En temps de crise, ce n'est pas anodin. Même
95 dans les grandes surfaces, le public est plus exigeant sur la traçabilité et la nature des produits. Ce qui s'explique évidemment par la succession de scandales alimentaires depuis la crise de la vache
100 folle dans les années 1990. Je crois que les esprits sont mûrs pour un retour à une alimentation saine. Même si, après des décennies de malbouffe, il faut réapprendre à
105 manger.

(5) Comment rééduquer le public ?

En commençant par les élèves du primaire et du secondaire : les
110 'classes du goût' ne sont pas un luxe à une époque où la grande majorité des 12-15 ans ne savent pas que le yaourt est fait avec du lait. Mais les enfants ne sont pas les seuls concernés par cette nécessaire
115 rééducation. Depuis les années 1980, la saveur facile s'est imposée, celle d'une nourriture sucrée et molle. Les plats cuisinés industriels
120 sont ainsi hypersucrés... Il faut réapprendre à aimer l'acide, l'amer, reprendre aussi l'habitude de mâcher. Et comprendre que plutôt que de manger du mauvais poulet
125 tous les jours, il vaut mieux acheter une bonne volaille, certes plus chère, une fois par semaine.

*d'après Le Nouvel
Observateur Hors-Série,
mai-juin 2014*

Est-ce bien lui ?

Un chercheur québécois a réuni de nombreux arguments pour démontrer la présence de l'écrivain Marcel Proust sur un film d'archive.

(1) Il s'agit d'un film de mariage, où un invité descend précipitamment les escaliers de l'église de la Madeleine, à Paris, à la 37^e seconde sur la vidéo. Selon Jean-Pierre Sirois-Trahan, professeur à l'université de Laval, à Québec, cet homme serait Marcel Proust, l'auteur d'*À la recherche du temps perdu*.

(2) Tournées neuf ans après l'invention du cinématographe, les images du mariage d'Armand de Guiche et d'Elaine Greffulhe montrent l'aristocratie du faubourg Saint-Germain. Le film, sauvegardé par le Centre national du cinéma, est un don de la famille Greffulhe. « Jusqu'à maintenant, on ne connaissait aucun film avec Marcel Proust, seulement des photographies », rappelle M. Sirois-Trahan. D'autres films ont peut-être existé mais ont été perdus. Mais comment être sûr qu'il s'agit bien de Marcel Proust ?

(3) Selon Jean-Pierre Sirois-Trahan, plusieurs éléments convergent : outre la ressemblance physique entre l'homme de l'image et les photographies que l'on connaît de l'écrivain, sa présence à ce mariage est documentée. On sait aussi qu'il s'y est rendu seul, comme l'homme qui descend les marches. Ses vêtements seraient également caractéristiques de « la façon singulière qu'avait Marcel Proust de se vêtir à cette époque ». A la différence des autres hommes, coiffés pour l'occasion d'un haut-de-forme et habillés d'une jaquette, l'homme porte un chapeau melon et un pardessus gris perle. Ces deux « fautes » mondaines correspondent à la tenue habituelle de l'écrivain, telle qu'elle est évoquée dans des sources écrites de la même période.



d'après Le Monde, le 15 février 2017

« Une arme de découverte »

Marie-Hélène Fasquel, professeur de littérature américaine au lycée international Nelson Mandela, à Nantes, est l'une des finalistes du Global Teacher Prize de 2017, un prix qui récompense les meilleurs professeurs du monde.

(1) « La culture est une arme contre l'intolérance, l'obscurantisme et la peur de l'autre. C'est une arme de découverte. Elle permet d'apprendre à connaître l'autre, pour ensuite se connaître soi-même. C'est en remarquant ce qui nous différencie des autres êtres que nous comprenons qui nous sommes. _____ **1** _____

(2) A mes yeux, la littérature incarne particulièrement bien la culture. Elle offre aux adolescents la possibilité de découvrir des sentiments qu'ils n'ont pas vécus personnellement.

_____ **2** _____ La fiction leur permet de savoir que ce sentiment existe. Elle leur permet d'être n'importe qui, n'importe quand, et donc de réfléchir et de comprendre, tout simplement.

(3) Dans ma classe, j'essaie de créer un lien direct avec les écrivains via Skype. _____ **3** _____ L'auteur jeunesse Kai Strand et les Américains Eric Price et David Arenstam ont déjà joué le jeu. Les élèves les ont questionnés sur leur culture, leurs références, leur vision du monde. Ils sont fascinés par le fait de parler à un représentant de la culture. »

d'après Le Un, le 5 avril 2017

Triplement étoilée au Michelin

Elue meilleure femme chef du monde en 2011, Anne-Sophie Pic est la quatrième femme à avoir obtenu trois étoiles au Michelin. Rencontre.



(1) Muze : _____ ?
Anne-Sophie Pic : Le respect du produit, une recherche et une création. On choisit le meilleur produit et on fait de son mieux pour le cuisiner excellemment bien, c'est-à-dire lui donner un véritable style en l'accompagnant le mieux possible. Une certaine rareté est recherchée dans la haute cuisine. Il peut s'agir de produits simples, mais issus par exemple d'un terroir spécifique, donc difficilement accessibles ailleurs. Avec de tels produits, il faut pousser loin sa recherche dans les accords de goût, l'accompagnement, et ne pas se tromper ! Le client d'un restaurant étoilé est en attente d'une

typicité, d'un style : d'une cuisine d'auteur.

(2) _____ ?
Mon organe du goût et mon intuition me guident. Tout repose sur l'accord des saveurs, les mariages improbables. Ma cuisine devient de plus en plus intuitive, même si la technique reste indispensable. Les accords inattendus naissent de l'envie de m'aventurer toujours plus loin dans mes recherches. Trouver le lien entre les saveurs m'amuse beaucoup. Je peux passer des heures en cuisine, à tester, ajouter une pincée d'un ingrédient, deux d'un autre. Néanmoins, il ne s'agit pas de créativité à tout prix : l'essentiel est évidemment que le plat soit bon.

(3) _____ ?
Je reste en quête du meilleur plat ou du meilleur accord possible. Tant que je ne l'ai pas trouvé, je me renouvelle. Ma cuisine se ressemble deux ou trois ans, puis elle évolue vers une autre phase, tout en conservant son fil conducteur. Aujourd'hui, je m'attache aux poivres, petits bouillons, gelées, et ma cuisine est beaucoup plus végétale qu'à mes débuts.

(4) _____ ?
Sans doute la constante pression. Il m'est devenu nécessaire de déléguer un peu pour reprendre souffle et me concentrer sur ma cuisine, mais il est délicat de laisser son « bébé ». Avec le temps, le fait de travailler midi et

soir peut aussi être problématique.
Le moment de quitter ma famille pour
assurer le service, le soir surtout, est
un peu compliqué. J'ai la chance
d'être bien entourée : mon mari est

très présent pour notre fils et notre
famille nous aide la journée. Sans
eux, les choses ne seraient pas ce
qu'elles sont aujourd'hui.

*d'après Muze,
avril/mai/juin 2012*

Le pays de mes rêves

« Pour nous les Japonais, la France est le pays de la gastronomie, du savoir-vivre, du luxe et du romantisme, mais aussi de la littérature, de la peinture et des arts. Moi qui suis allée pour la première fois de ma vie en France à l'âge de 18 ans, j'ai retrouvé tout ce que j'y cherchais : la beauté, les musées, l'architecture, le romantisme et un mode de vie exceptionnel. Mais je vous trouve toujours en train de tout critiquer. Pour la moindre chose, vous n'êtes jamais contents.

Moi, je vis dans une démocratie au Japon, mais j'ai trouvé en France la liberté individuelle. La liberté d'être moi-même sans avoir à me préoccuper du regard et du jugement des autres comme au Japon. Vous avez une liberté de parole vraiment exceptionnelle. En plus, vos vacances annuelles équivalent à mes vacances sur trois ou quatre ans. Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais j'aimerais que vous arrêtiez de

41 ! »

Mariko Nakata

d'après Les Dossiers de l'Actualité, février 2015